

## LA RUSSIE AU TEMPS D'HECTOR BERLIOZ

Hector Berlioz a fait deux séjours en Russie, le premier en 1847, le second en 1867. Le *Site Hector Berlioz*<sup>1</sup> souligne combien ces deux voyages ont dans la vie du compositeur une portée différente ; par ailleurs, c'est peu de dire que la Russie de 1867 a profondément changé par rapport à ce qu'elle était vingt ans auparavant.

Je vous invite donc au voyage, dans la Russie de Berlioz tout d'abord, telle qu'il l'évoque dans ses *Mémoires* ou sa correspondance, puis dans celle de son temps, à travers ce qu'il n'en a pas vu, mais que l'historien peut retracer.

Il faut souligner d'emblée qu'Hector Berlioz voit bien peu de choses de la Russie. Cette myopie tient à plusieurs raisons. En dehors de Riga où il fait une brève halte, il ne séjourne que dans les deux capitales. Saint-Pétersbourg, capitale de l'empire russe depuis que son fondateur, Pierre le Grand, vainqueur des Suédois, a pris le titre d'empereur en 1721 et Moscou, siège de la principauté de Moscovie qui agrégea autour d'elle les terres russes aux XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles.

Or, au XIX<sup>e</sup> siècle comme aujourd'hui, Saint-Pétersbourg et Moscou sont encore moins la Russie que Paris n'est la France. Outre cette limitation géographique, c'est le regard de Berlioz lui-même qui réduit la perspective. Le compositeur ne semble pas doté d'une grande conscience politique et surtout, il se rend en Russie animé de motivations strictement professionnelles. Berlioz est tout entier à sa musique, à la qualité des conditions dans laquelle il pourra la faire exécuter, à l'accueil que la haute société russe réservera à ses œuvres et aux bénéfiques sonnants et trébuchants qu'il en retirera. Bien loin de résonner comme une condamnation, ce dernier point le rend très humain, aux prises avec les exigences concomitantes mais parfois difficilement conciliables de l'art et du quotidien. Au-delà de cette familiarité toujours réconfortante pour les simples mortels qui n'ont pas reçu le génie en partage, les préoccupations matérielles dont le musicien fait état s'inscrivent tout à fait dans le combat mené par les intellectuels et les artistes du XIX<sup>e</sup> siècle, en quête à la fois d'autonomie professionnelle, de reconnaissance sociale et de statut symbolique.

\*\*\*\*\*

### Les impressions de Berlioz en 1847

Le premier voyage de Berlioz en Russie, envisagé de longue date comme en témoigne la dédicace à Nicolas I<sup>er</sup> de la première édition de la *Symphonie Fantastique* en 1845, est celui d'un homme en pleine force. Mis à l'épreuve par l'échec de la *Damnation de Faust* à Paris en décembre 1846, Berlioz part en Russie pour renouer avec le succès et assainir ses finances. Ainsi qu'il l'explique dans ses *Mémoires*, il se rend à Saint-Pétersbourg en mars car c'est l'époque du grand Carême ; tous les théâtres sont donc fermés et c'est le mois idéal pour donner de grands concerts à la haute société russe en mal de distractions<sup>2</sup>. Honoré de Balzac, qui a lui-même séjourné à Saint-Pétersbourg neuf semaines à l'été 1843 afin de voir Mme Hanska, prédit à Berlioz que l'empire des tsars fera sa fortune et le compositeur rapporte plaisamment la prophétie dans ses *Mémoires* :

« En apprenant que j'allais à Saint-Pétersbourg pour y donner des concerts: "Vous en reviendrez avec cent cinquante mille francs, m'avait dit très sérieusement de Balzac, je connais le pays, vous ne pouvez pas<sup>3</sup> en rapporter moins." Ce grand esprit avait la faiblesse de voir partout des fortunes à faire; fortunes qu'il eût volontiers demandé à un banquier de lui escompter, tant il les croyait assurées. »<sup>4</sup>

<sup>1</sup> adresse du site : <http://www.hberlioz.com/BerliozAccueil.html>.

Concernant les voyages en Russie, on se rendra directement à la page suivante : <http://www.hberlioz.com/Russia/accueil.htm>

Dernière consultation le 16 octobre 2008.

<sup>2</sup> Hector Berlioz, *Mémoires* (Edition présentée et annotée par Pierre Citron), Paris, Flammarion, 1991, p. 494.

<sup>3</sup> C'est l'auteur qui souligne.

<sup>4</sup> Hector Berlioz, *Mémoires*, *op. cit.*, p. 495.

Et Balzac de prêter à Berlioz une pelisse propre à affronter l'hiver russe, ce dont le musicien le remercie dans une courte lettre où il précise :

« La pelisse sur laquelle je comptais me paraît beaucoup trop courte et je crains surtout le froid aux jambes. »<sup>5</sup>

### **La Russie vue par Berlioz**

Les bénéfiques, tout comme le froid, seront au rendez-vous : les premiers, largement inférieurs à l'estimation balzacienne, dépassèrent toutefois les espérances de Berlioz. Quant au second, il excède toutes les appréhensions du voyageur. Du propre aveu de Berlioz, de la frontière russe à Saint-Pétersbourg, « enfermé dans un traîneau de fer [il éprouva] pendant quatre rudes journées et autant d'effroyables nuits des tourments dont [il] ne soupçonnait pas l'existence »<sup>6</sup> et il arrive dans la ville de Pierre « tout ratatiné par le froid ».<sup>7</sup>

Quelque trente-cinq années après les officiers russes qui traversèrent l'Europe pour occuper Paris, Berlioz, sans le savoir, dresse le même constat qu'eux. Là où ils s'étonnaient du bon état des routes françaises, le musicien est surpris par l'inconfort que subit le voyageur en Russie :

« On croit généralement dans nos climats tempérés que les traîneaux russes, emportés par de rapides chevaux, glissent sur la neige comme ils feraient sur la glace d'un lac ; on se fait en conséquence une idée charmante de cette manière de voyager. Or, voici la vérité là-dessus : quand on a le bonheur de rencontrer un terrain uni, couvert d'une neige vierge ou battue partout également, le traîneau court en effet d'une façon rapide et parfaitement horizontale. Mais on ne trouve pas deux lieues sur cent de chemin pareil. Tout le reste, bouleversé, creusé de petites vallées transversales par les chariots de paysans qui, à cette époque dite du traînage, traînent des masses considérables de bois, ressemble à une mer en tourmente dont les flots auraient été solidifiés par le froid. [...] De là les maux de cœur et même les vomissements dont j'ai parlé. Je ne dis rien du froid qui, vers le milieu de la nuit, malgré les sacs de fourrures, les manteaux, les pelisses dont on est couvert et le foin qui emplit le traîneau, devient peu à peu intolérable. On se sent alors le corps piqué comme par un million d'aiguilles et, quoi qu'on en ait, on tremble de peur de mourir gelé presque autant que de froid. »<sup>8</sup>

Et immédiatement, le Français songe à la retraite de la Grande Armée :

« Quand le brillant soleil de certains jours me permettait d'embrasser d'un coup d'œil ce morne et éblouissant désert, je ne pouvais m'empêcher de songer à la trop fameuse retraite de notre pauvre armée disloquée et saignante ; je croyais voir nos malheureux soldats sans habits, sans chaussures, sans pain, sans eau-de-vie, sans forces morales ni physiques, blessés pour la plupart, se traînant le jour comme des spectres, étendus la nuit sans abri, comme des cadavres, sur cette neige atroce, par un froid plus terrible encore que celui qui m'épouvantait. Et je me demandais comment un seul d'entre eux a pu résister à de telles souffrances et sortir vivant de cet enfer glacé... Il faut que l'homme soit prodigieusement dur à mourir. »<sup>9</sup>

Même si la Russie ne gagnera qu'en 1848 le surnom de gendarme de l'Europe, elle est d'abord pour Berlioz la puissance qui fracassa le rêve napoléonien. L'évocation de l'Empereur est la seule remarque directement politique du compositeur dont le cœur se fend quand il voit, à Moscou, les canons pris aux troupes de la Grande Armée.

« Je n'ai même vu le Kremlin qu'à l'extérieur. Je me suis borné à compter les grains du collier de canons qui l'entoure... tristes trophées recueillis sur la trace de notre armée mourante... Il y en a de toutes sortes, de tous calibres, et de toutes les nations. Des inscriptions en langue française (atroce ironie!) désignent même ceux de nos régiments ou ceux des alliés de la France auxquels ont appartenu les pièces de cette funèbre collection. »<sup>10</sup>

Pour le reste, Berlioz, qui n'est donc même pas entré dans le Kremlin, règle le sort de Moscou en une phrase :

« Malgré tout ce que la ville à demi asiatique de Moscou offre de curieux et d'intéressant sous le rapport architectural, je l'ai peu étudiée pendant les trois semaines que j'y ai passées. »<sup>11</sup>

<sup>5</sup> Hector Berlioz, *Correspondance générale*, (éd. : Pierre Citron), Flammarion, Collection Nouvelle Bibliothèque romantique, tome 3, lettre 1096, p. 407.

<sup>6</sup> Hector Berlioz, *Mémoires*, op. cit., p. 496.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 496-497.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 497.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 507.

<sup>11</sup> *Id.*

De fait, le qualificatif sommaire « à demi asiatique » révèle une perception conformiste et superficielle de Moscou. Ajoutons que les mœurs moscovites en matière musicale, où seuls les choristes et le public trouvent grâce à ses yeux, n'ont pas dû porter le compositeur à l'indulgence.

### **Les gracieusetés de la famille impériale**

Il se trouve manifestement beaucoup plus à son aise à Saint-Pétersbourg, qui le dépayse moins que Moscou. L'aristocratie russe, éduquée à l'européenne, parle couramment le français et l'allemand, au point qu'elle n'est nullement gênée, lors de la représentation de Faust, d'entendre Méphistophélès (interprété par Wilhelm Versing) chanter en allemand et Faust (interprété par Ricciardi) en français. Dans ses *Mémoires*, Berlioz rend hommage au public rassemblé dans la salle de l'Assemblée de la noblesse :

« L'enthousiasme du public nombreux et éblouissant qui remplissait cette immense salle, dépassa tout ce que j'avais pu rêver en ce genre, pour Faust surtout. Il y eut des applaudissements, des rappels, des cris de bis à me donner le vertige. »<sup>12</sup>

Mais surtout, les « gracieusetés impériales »<sup>13</sup> le comblent. Etourdi par le succès et les gains, il ne tarit pas d'éloges sur la famille impériale :

« L'Impératrice m'a fait appeler après le première partie du concert et m'a chaleureusement complimenté ainsi que ses fils. Les recettes des deux concerts ont atteint un chiffre où nous ne pouvons prétendre en France, [...] il me reste à cette heure une quinzaine de mille francs de Bénéfice. »<sup>14</sup>

« L'Impératrice m'a envoyé une bague en diamants de la valeur de 400 roubles (seize cents fr) et la Duchesse de Lichtenberg une épingle de 200 roubles (800 fr). »<sup>15</sup>

Si l'on comprend la satisfaction légitime de Berlioz, certaines formulations, dans une lettre à son père, sont plus surprenantes :

« Ma musique a fait fureur dans toutes les classes de la société russe. L'impératrice m'a comblé de gracieusetés de toute espèce et ses enfants les Grands Ducs Alexandre et Constantin et la Duchesse de Lichtenberg ont suivi son exemple. »<sup>16</sup>

« Toute l'aristocratie russe me comble de politesse de toute espèce. [...]. Tout ici est grandiose, et rien ne ressemble ni pour les mœurs ni pour les institutions aux idées saugrenues que nous nous en faisons en France. »<sup>17</sup>

Est-ce une prudence due à la crainte de la censure? Le musicien cherche-t-il à se démarquer de l'image désastreuse de la Russie qu'a laissée dans l'opinion la publication en 1843 de l'ouvrage du marquis Astolphe de Custine *La Russie en 1839*, où le système politique russe est ainsi défini :

« Le gouvernement russe, c'est la discipline du camp substituée à l'ordre de la cité, c'est l'état de siège devenu l'état normal de la société. »<sup>18</sup>

Et Custine ajoute :

« En Russie, le principe du despotisme fonctionne avec une rigueur mathématique, et le résultat de cette extrême conséquence est une extrême oppression. »<sup>19</sup>

Berlioz est-il sincère en assimilant le public de la salle de la noblesse de Saint-Pétersbourg à « toutes les classes de la société russe », et en faisant l'éloge des mœurs et des institutions russes ? Je connais trop mal le musicien pour me prononcer, mais si l'on prend ses affirmations à la lettre, force est de constater qu'il est peu perspicace.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 500.

<sup>13</sup> *Id.*

<sup>14</sup> Hector Berlioz, *Correspondance générale, op. cit.*, p. 411-412.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 413-414.

<sup>16</sup> *Ibid.* (Lettre à son père le docteur Louis Berlioz), p. 411.

<sup>17</sup> *Id.*, p. 412.

<sup>18</sup> Marquis de Custine [Astolphe], *Lettres de Russie, La Russie en 1839*, Paris, Gallimard, Folio, 1975, p. 92.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 105.

## La réalité russe

En effet, si les élites russes parlent couramment les langues européennes et font, quand on leur en laisse la possibilité, un voyage en Europe dans leurs années de formation, la Russie de 1847 peut difficilement susciter l'enthousiasme politique.

### **Le contexte politique : le règne de Nicolas I<sup>er</sup>**

Tout d'abord, rappelons-le, le servage n'y est pas aboli et la majorité de la paysannerie, donc de la population, est servile. Depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, on sait dans les cercles du pouvoir que le travail libre est plus rentable que le travail servile<sup>20</sup>, mais une grande part de la noblesse est hostile à l'abolition et le pouvoir tsariste a toujours reculé devant la réforme à entreprendre, se bornant à des demi-mesures symboliques. Pourtant l'idée d'affranchir les paysans fait son chemin, fût-ce lentement, notamment parmi les très grands propriétaires fonciers, sensibles aux arguments du libéralisme économique. Ainsi, en 1847, Alexandre Kochelev publie dans *Le Journal de l'agriculture* un article intitulé « La libre volonté est plus forte que la contrainte » où il défend la liberté civile et le salariat de la paysannerie au nom de la rentabilité économique<sup>21</sup>. Il faudra toutefois attendre le désastre de la guerre de Crimée et la crise qui en résulte pour que l'abolition du servage devienne réalité sous la conduite d'Alexandre II.

En outre, le règne de Nicolas I<sup>er</sup> est l'un des plus autoritaires que la Russie ait connus. Au pouvoir depuis vingt-deux ans lorsque Berlioz se rend en Russie, Nicolas I<sup>er</sup> a commencé son règne par l'habile mise en scène du procès des Décembristes. Puis, méfiant vis-à-vis de tout risque d'évolution politique, il développe en Russie un mode de gouvernement bureaucratique qui étouffe toute initiative et favorise la corruption. Dès 1826, la Chancellerie personnelle de l'empereur prend une ampleur particulière. Sa troisième section, nouvellement créée, sera la plus célèbre : elle comprend la police politique et le corps des gendarmes. Berlioz, d'ailleurs, l'évoque discrètement dans ses *Mémoires*. S'il se déclare agréablement surpris de voir ses bagages « à peine ouverts » à la frontière, il s'étonne d'avoir, une heure à peine après son arrivée dans sa chambre d'hôtel, un visiteur qui l'entraîne le soir même dans une grande soirée. A la question de Berlioz « — Mais comment peut-on déjà savoir que je suis ici ? », M. de Lenz répond avec un certain embarras : « — Enfin... on le sait... Venez, venez. »<sup>22</sup> Le soulèvement polonais de 1830 a été maté par la force, les universités de Varsovie et Vilna fermées, la Charte constitutionnelle de 1815 abolie au profit d'un « statut organique » qui transforme la Pologne en provinces administrées par un représentant de l'empereur. Selon une technique éprouvée au long de plusieurs siècles par la logique impériale, des confiscations de terres redistribuées à des Russes et des déportations de population parachèvent ensuite la mise au pas.

Dans un pareil contexte politique, l'enseignement est tout particulièrement surveillé. Un nouveau statut des lycées a supprimé dès 1828 la philosophie et l'économie politique de la liste des disciplines enseignées ; en revanche le catéchisme et l'histoire religieuse ont été renforcés. En 1835, c'est au tour des universités de voir leur autonomie réduite, les régions académiques étant le plus souvent confiées à des généraux. « Autocratie, orthodoxie, esprit national », telle est la formule célèbre du comte Sergueï Ouarov qui devient ministre de l'Instruction publique en 1833. Quelques années plus tard (1841), le style russo-byzantin est officiellement prescrit pour la construction des églises et des édifices publics.

Pourtant, paradoxalement, cette période est marquée en Russie par une intense vie intellectuelle. Rappelons brièvement quelques repères familiers. En 1847, Alexandre Pouchkine est mort depuis dix ans, Mikhaïl Lermontov depuis six, et Nikolaï Gogol n'a plus que cinq ans à vivre. Les étoiles qui feront entrer le grand roman russe au panthéon de la culture européenne commencent à poindre : Ivan Tourguenev entame la rédaction des *Carnets d'un chasseur* qui seront publiés en 1852, Fedor Dostoïevski a traduit *Eugénie Grandet* (1844) et publié *Les pauvres gens* (1845), Léon Tolstoï attend l'automne pour passer ses examens d'entrée à l'université.

---

<sup>20</sup> Sous le règne de Catherine II, âge d'or de la noblesse russe où l'état de serf est particulièrement rude, le pouvoir a pris conscience de la nécessité de réformer la condition paysanne : en 1766, la Société libre d'économie fondée par l'Impératrice organise à la demande de la souveraine un concours portant sur le droit des paysans à la propriété.

En 1804, la même Société libre d'économie décerne son prix au travail de Stépane Djoukovski qui prouve les avantages du travail salarié sur le travail contraint.

<sup>21</sup> Александр Иванович Кошелев, « Охота пуще неволи », in *Aleksander I. Koshelev, Zapiski, 1806-1883*, Oriental Research Partners, Newtonville, Mass. 1976, приложение второе, p. 11-14.

[Alexandre Ivanovitch Kochelev, « La libre volonté est plus forte que la contrainte », in *Alexandre I. Kochelev, Carnets, 1806-1883*, Oriental Research Partners, Newtonville, Mass. 1976, annexe 2, p. 11-14.]

<sup>22</sup> Hector Berlioz, *Mémoires, op.cit.*, p. 498.

Toutefois, et même si dans un régime politique durement corseté littérature et politique sont étroitement liées, l'essentiel de la vie intellectuelle russe est ailleurs que dans les belles lettres en cette fin des années 1840.

A l'étranger, tout d'abord, où deux grands noms la symbolisent, qui font entrer de plain-pied la Russie dans le socialisme européen. Au terme d'un séjour de quatre ans à Berlin, Mikhaïl Bakounine choisit, en 1844, de ne pas rentrer en Russie, alors que la durée autorisée de séjour à l'étranger est limitée par le pouvoir. Déchu de tous ses droits et condamné aux travaux forcés par contumace, il s'installe à Paris où il se rapproche de Pierre-Joseph Proudhon et rencontre Karl Marx et Friedrich Engels. Il participera activement aux révolutions de 1848, à Paris tout d'abord, puis à Prague.

Une autre immense figure de la pensée russe est témoin des événements de février 1848 à Paris : Alexandre Herzen a quitté la Russie pour Paris en 1847. Deux ans plus tard, il choisit lui aussi de vivre en émigration pour créer à l'étranger une « imprimerie russe libre » et s'adresse en ces termes aux intellectuels restés en Russie : « Je suis ici votre parole non censurée, votre organe libre »<sup>23</sup>.

Cette entreprise de « tamizdat » avant la lettre jouera un rôle essentiel non seulement dans la pensée politique russe, mais dans l'élaboration des « Grandes réformes » conduites sous le règne d'Alexandre II dans les années 1860. En effet, Herzen, définitivement installé à Londres en 1852, y crée en 1853 sa « typographie russe libre » où il publie dans la seconde moitié des années 1850 (1856-1860) sous le titre *Voix de Russie* des manuscrits qu'il reçoit de son pays natal et dans lesquels des intellectuels réfléchissent aux réformes indispensables pour sortir la Russie de la crise. Dans le même temps, Herzen, gagné aux idées socialistes, publie à partir de 1857 sa revue *Kolokol* [*La Cloche*], organe majeur dans la formation du socialisme russe de cette période.

En faible écho à l'essor du socialisme en Europe occidentale, le sort réservé au cercle des Petrachevstsy donne la mesure de la Russie de Nicolas I<sup>er</sup>. A partir de 1845, des jeunes gens se réunissent autour de Mikhaïl Boutachevitch-Petrachevski pour lire et commenter les oeuvres des socialistes français, et plus spécifiquement de Charles Fourier. Le jeune Fédor Dostoïevski est un des leurs. En 1849, ils sont arrêtés et jugés ; les vingt et une condamnations à mort seront commuées, lors d'une macabre mise en scène au moment de l'exécution, en peines de bague. Cette expérience de la « Maison des morts » marquera la vie, la pensée et l'œuvre de Dostoïevski.

C'est à l'aune de cette réalité qu'il faut évaluer les remarques incongrues de Berlioz sur les mœurs et les institutions russes. Soit elles relèvent de l'intérêt bien compris d'un artiste soucieux de se ménager les bonnes grâces du pouvoir russe, alors que sa tournée lui a rapporté beaucoup d'argent tout en servant sa communication en Allemagne et en France ; soit le compositeur est une victime consentante de l'art de duper le voyageur décrit par Custine :

« Savez-vous ce que c'est de voyager en Russie? Pour un esprit léger, c'est se nourrir d'illusions; mais pour quiconque a les yeux ouverts et joint à un peu de puissance d'observation une humeur indépendante, c'est un travail continu, opiniâtre, et qui consiste à discerner péniblement à tout propos deux nations luttant dans une multitude. Ces deux nations, c'est la Russie telle qu'elle est, et la Russie telle qu'on voudrait la montrer à l'Europe.[...] Parmi les voyageurs, ceux qui se laissent le plus débonnairement et le plus longtemps piper sont les mieux vus. »<sup>24</sup>

### ***La vie intellectuelle : l'âge d'or de l'université de Moscou***

Cependant, malgré les rigueurs de la censure et du régime policier, l'exil n'est pas le seul lieu où s'exprime la pensée russe. La ville « à demi asiatique » évoquée par Berlioz est alors le théâtre de débats déterminants pour l'histoire des idées en Russie. Toutefois, ils sont impossibles à percevoir, et plus encore à comprendre, pour un étranger en court séjour, peu au fait de la réalité russe et accaparé par des préoccupations professionnelles.

En effet, ces débats ont pour cadre l'université de Moscou, alors foyer d'une vie intellectuelle intense. Comme l'écrit Alexandre Herzen :

« L'Université de Moscou vit son influence, tout comme celle de la ville, grandir après 1812. Déchue par l'empereur Pierre du rang de capitale de l'empire, Moscou fut élevée par l'empereur Napoléon (bon gré, et mal gré bien davantage) à celui de capitale du peuple russe ».<sup>25</sup>

<sup>23</sup> А.И. Герцен, «Вольное книгопечатание в Лондоне. Братьям на Руси», *Собрание сочинений в тридцати томах*, том XII, Москва, Издательство Академии наук СССР, 1957, стр. 62.

[Alexandre Ivanovitch Herzen, « L'imprimerie libre de Londres. A mes frères en terre russe », in *Oeuvres complètes en trente volumes*, volume XII, Moscou, Editions de l'Académie des Sciences de l'URSS, 1957, p. 62.]

<sup>24</sup> Marquis de Custine [A stolphe], *op.cit.*, p. 178-179.

<sup>25</sup> А.И. Герцен, «Былое и думы», *указ.соч.*, том VIII, 1956, стр. 106.

[Alexandre Ivanovitch Herzen, « Passé et méditations », *op.cit.*, volume VIII, 1956, p. 106.]

C'est la « Moscou des années 1840 »<sup>26</sup>, celle où les historiens jettent par leurs travaux de recherche les bases de ce qui devient rapidement le socle occidentaliste de la pensée libérale russe.

Pour comprendre ce phénomène, il faut remonter au début du XIX<sup>e</sup> siècle, au moment où la Russie écrit elle-même sa propre histoire sous la plume de Nikolaï Karamzine : nommé historiographe officiel en 1809, celui-ci publie en 1816 le premier tome de son *Histoire de l'Etat russe*. Onze autres suivront pour retracer l'histoire russe des origines au Temps des Troubles.

Les premiers à écrire l'histoire russe avaient été des savants allemands, venus en Russie dans la mouvance de la création de l'Académie des Sciences de Russie, voulue par Pierre le Grand et officiellement ouverte juste après la mort de l'empereur, en 1725. Gottlieb Siegfried Bayer (1694-1738), Gerhard-Friedrich Miller (1705-1783) puis August-Ludwig Schlötzer (1735-1809) sont à l'origine de l'historiographie russe. Certes, au fil du XVIII<sup>e</sup> siècle, des Russes comme Mikhaïl Lomonossov, Vassili Tatichtchev ou Mikhaïl Chtcherbatov font œuvre d'historiens, mais leurs travaux demeurent partiels et lacunaires. Cela explique le retentissement qu'a l'*Histoire de l'Etat russe* de Karamzine. Pouchkine la salue en ces termes : « La Russie ancienne semblait découverte par Nikolaï Karamzine comme l'Amérique par Christophe Colomb »<sup>27</sup>. Karamzine, défenseur de l'autocratie et du servage, donne aux vainqueurs de 1812 une histoire nationale dont ils peuvent être fiers parce qu'elle ne le cède en rien à celle des pays d'Europe occidentale : elle a son Charlemagne (le prince Vladimir de Kiev qui fait baptiser la Russie en 988), Ivan III est son Louis XI et Boris Godounov son Cromwell.<sup>28</sup>

Piotr Tchaadaev, sans être un historien, porte un rude coup à cette fierté nationale dans sa *Première lettre philosophique*. Ce penseur inclassable au cheminement intellectuel complexe, rédige ses *Lettres philosophiques* en français entre 1829 et 1831. La Première est publiée en 1836 dans la revue *Teleskop* (Le Télescope) ; elle vaut à Tchaadaev d'être officiellement déclaré fou, bien avant l'URSS et son triste usage de la psychiatrie. Le penseur, en effet, y présente le peuple russe comme a-historique. Son texte contient en germe les arguments que reprendront plus tard slavophiles et occidentalistes.

Tel est le panorama intellectuel dans lequel Timofeï Granovski prend en 1839 la chaire d'histoire générale de l'université de Moscou. En novembre 1843, il commence un cycle de conférences publiques sur l'histoire médiévale qui, dans un contexte étouffant, devient un véritable événement politique : le tout-Moscou s'y retrouve. En janvier 1844, le comte Sergueï Stroganov, curateur de la région académique de Moscou, qui avait soutenu la candidature de Granovski à la chaire d'histoire générale, prévient le professeur lors d'une conversation informelle que « l'Université de Moscou doit aimer l'existant »<sup>29</sup>. Sans surprise, Nicolas I<sup>er</sup> refuse quelques mois plus tard à l'historien l'autorisation de créer une revue. Peine perdue ! Entre 1844 et 1847, trois grandes figures de l'idée libérale russe soutiennent leur thèse à l'université de Moscou, s'imposant à la fois dans le corps professoral et dans la vie intellectuelle de leur temps : Konstantin Kavéline, Timofeï Granovski et Sergueï Solovév. Ce dernier occupe à partir de 1847 la chaire d'histoire russe à l'université de Moscou, après une thèse consacrée aux relations de Novgorod et des grands-princes. Karamzine avait fait d'Ivan III, rassembleur des terres russes et fondateur symbolique de l'autocratie, le plus grand souverain russe. Sergueï Solovév étudie le « Grand souverain Novgorod », ainsi que se désignait elle-même cette prospère ville commerçante du Moyen-Âge russe, membre de la Hanse et tournée vers l'Europe, qui élisait son prince et son évêque. Or, c'est justement Ivan III qui la soumet définitivement et fait symboliquement amener à Moscou la cloche qui servait à convoquer l'Assemblée de la ville. Pour les libéraux occidentalistes, la Novgorod médiévale symbolise l'eupéanité de la Russie, elle témoigne d'un autre développement politique possible, non autocratique, où le pouvoir des villes aurait pu limiter celui du souverain. C'est cette tradition politique, davantage liée à l'ancienne Russie kiévienne qu'à la Moscovie, qu'invoquent les occidentalistes lorsqu'ils appellent la Russie à s'intégrer à la famille des nations européennes, dont elle serait la soeur cadette, selon la conception du progrès historique héritée des Lumières qu'ils reprennent à leur compte.

<sup>26</sup> L'expression est reprise du titre d'une partie des *Mémoires* de Boris Nikolaevitch Tchitchérine.

Б.Н.Чичерин, «Москва сороковых годов», *Русское общество 40-50 годов XIX в., часть II. Воспоминания Б.Н. Чичерина*, М., Издательство Московского университета, 1991.

[Boris Nikolaevitch Tchitchérine, « La Moscou des années 1840 », in *La société russe des années 1840-1850, partie II, Mémoires de B.N. Tchitchérine*, Moscou, éditions de l'Université de Moscou, 1991.]

<sup>27</sup> Cité par Георгий Вернадский, *Русская историография*, М., АГРАФ, 1998, стр. 73.

[Gueorgui Vernadski, *L'historiographie russe*, Moscou, АГРАФ, 1998, p. 73.]

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 71.

<sup>29</sup> Cité par : Н.И. Цимбаев, «Русское общество 40-50-х годов XIX в.», вступительная статья, М. Издательство Московского университета, 1991, стр. 30.

[Cité par N.I. Tsimbaev, « La société russe des années 1840-1850 », article d'introduction, Moscou, Editions de l'Université de Moscou, 1991, p. 30.]

On le voit, si Moscou est « à demi asiatique » par son architecture, elle est bien loin, en 1847, de l'immobilité contemplative des peuples de l'Orient tels que les avaient caractérisés Tchaadaev. Herzen ne dit pas autre chose :

« Si l'on compare ce qu'était la société moscovite à la veille de 1812 avec celle que je quittai en 1847, on a le coeur qui saute de joie. Nous avons fait un immense pas en avant. En 1812, on avait affaire à une société de mécontents, c'est-à-dire de gens limogés, éloignés, renvoyés dans leurs terres; en 1847, on était face à une société de gens indépendants. [...] La même société se pressait autour de la chaire de l'un des amphithéâtres de l'université de Moscou [...] on suivait avec une sympathie passionnée la parole pleine d'énergie et de profondeur de Granovski, on répondait par un tonnerre d'applaudissements à chaque mot dont l'audace et la noblesse avaient profondément bouleversé les coeurs. »<sup>30</sup>

Les révolutions de 1848 confortent Nicolas I<sup>er</sup> dans l'idée que toute influence de l'étranger ne peut être que pernicieuse. Dès mars 1848, un manifeste impérial proclame que la Russie est menacée par les troubles qui, dans toute l'Europe, visent à « jeter à bas tout ordre social » mais qu'elle se tient « prête à faire front contre ses ennemis, où qu'ils soient »<sup>31</sup>, à l'intérieur comme à l'extérieur. La censure, déjà étouffante, est renforcée jusqu'à l'absurde. La Russie s'enfonce dans « sept années de ténèbres »<sup>32</sup> : la mort de Nicolas I<sup>er</sup>, en 1855, est ressentie par tous comme une véritable libération.

## Le second voyage

Il est à cet égard significatif qu'un siècle avant la mort de Staline, l'on trouve, pour désigner la seconde moitié des années 1850, le terme de « dégel » sous la plume des contemporains. Ainsi, le prince Dmitri Obolenski note dans son journal à la fin de l'année 1856 :

« L'année 1856, se distingue toutefois nettement des précédentes ; elle est semblable à ces journées de fin d'hiver, encore froides, certes, mais dont le parfum printanier est annonciateur du dégel. La Russie a respiré librement cette année. »<sup>33</sup>

C'est à cette même période que les termes « perestroïka » et « glasnost » acquièrent leurs lettres de noblesse dans le lexique politique russe. Durant les premières années du règne d'Alexandre II, la Russie prépare dans une effervescence pleine d'espoir les réformes dont la guerre de Crimée a prouvé l'impérieuse nécessité en révélant le retard du gendarme de l'Europe sur les puissances européennes. Celles-ci observent avec intérêt l'air de liberté qui semble souffler dans l'empire des tsars.

Le flair journalistique d'Alexandre Dumas ne s'y trompe pas : en témoignent ses *Impressions de voyage en Russie* publiées en 1858 dans le *Monte-Cristo (journal hebdomadaire de romans, d'histoire, de voyage et de poésie)* au fil des étapes d'un long séjour en Russie qui, de juin 1858 à mars 1859, le conduit de Saint-Petersbourg à Astrakhan, puis au Caucase. Outre les deux capitales, il visite Nijni-Novgorod, Kazan, Simbirsk, Saratov, Tsarytsine, Astrakhan. De là, il gagne le Caucase où ses principales étapes seront Kislar, Bakou, Tiflis et Poti. Puis, il embarque vers Marseille, avec escales à Trébizonde et Constantinople. Ainsi, aux *Impressions de voyage en Suisse, en Allemagne et en Italie* s'ajoutent les *Impressions de voyage en Russie*, publiées partiellement dans le *Monte Cristo*, puis plusieurs brochures distinctes en 1858-1859, et enfin en édition définitive en 1865<sup>34</sup>.

<sup>30</sup> А.И. Герцен, «Былое и думы», указ. соч., том IX, 1956, стр. 71.

[Alexandre Ivanovitch Herzen, « Passé et méditations », *op. cit.*, tome IX, 1956, p. 71.]

<sup>31</sup> Манифест «О событиях в западной Европе», Полное Собрание законов российской империи, Собрание второе, том XXIII, отделение первое, № 21844-22685, 1848, В типографии II-го отделения Собственной Е.И.В. Канцелярии, стр. 181-182, n° 22087.

[Manifeste « Sur les événements d'Europe occidentale », Recueil complet des lois de l'Empire russe, deuxième recueil, tome XXIII, première section, n° 21844-22685, 1848, Imprimerie de la deuxième section de la Chancellerie personnelle de Sa Majesté impériale, p. 181-182, n° 22087.

<sup>32</sup> L'expression est empruntée à Boris Nikolaevitch Tchitchérine qui qualifie ainsi la période 1848-1855 dans ses *Mémoires*.

<sup>33</sup> Cité par : Лариса Георгиевна Захарова, «Самодержавие, бюрократия и реформы 60-х годов XIX в. в России», *Вопросы истории*, 1989, №10, стр. 3.

[Larissa Gueorguievna Zakharova, « L'autocratie, la bureaucratie et les réformes des années 1860 en Russie », *Questions d'histoire*, 1989, n°10, p. 3.]

<sup>34</sup> La partie proprement russe (hors Caucase) a été récemment rééditée :

Alexandre Dumas, *Voyage en Russie*, Paris, Hermann, éditeurs des sciences et des arts, 2002, 567 p.

## **Le contexte politique : les « Grandes réformes »**

Connues sous le nom de « Grandes réformes », les transformations destinées à moderniser le pays sont conduites dans la décennie 1860. La plus connue est naturellement l'abolition du servage (février 1861). Juridiquement et symboliquement, la portée en est immense : plus de 22 millions de serfs sont affranchis, c'est-à-dire reçoivent la liberté personnelle et les droits civils. La société russe a abandonné le système des « conditions » ou « états » (*сословность*) qui la structurait : dotés de la liberté personnelle et des droits civils, les anciens serfs cessent d'être des hors-la-loi au sens littéral du terme, ils rejoignent le droit commun. Aux yeux des libéraux, le 19 février 1861 marque l'achèvement de la politique initiée par Catherine II avec l'octroi de la Charte de la noblesse (1785) qui dispensait les nobles de toute obligation de service : « illégitime » depuis cette époque, le servage, signe patent de l'arriération juridique, sociale, économique et politique de la Russie, a disparu. Toutefois, les modalités pratiques de l'abolition, soucieuses de ménager la noblesse foncière en accordant malgré tout un lopin de terre aux affranchis, mécontentent à la fois propriétaires fonciers et paysans. Contraints de racheter leur lopin, ces derniers sont victimes d'un lourd endettement imposé par l'Etat pour quarante-neuf ans ; c'est le début d'un processus de paupérisation qui pèsera très lourd dans les évolutions économiques et politiques de la Russie. De plus, la campagne russe reste soumise à un système d'organisation collective, le *mir*, qui entrave l'initiative personnelle et la modernisation de l'agriculture. Il faudra attendre la révolution avortée de 1905 et la réforme de Stolypine pour que la paysannerie puisse s'en dégager.

Mesure phare des « Grandes réformes », l'abolition du servage ne doit pas faire oublier les autres, qui s'échelonnent de 1860 à 1867 : création d'une Banque d'Etat pour favoriser le commerce et l'industrie (1860), rationalisation du ministère des Finances (1862), nouveaux statuts des universités (1863) et des lycées (1864), développement des pouvoirs locaux avec la création des zemstvo (1864), réforme judiciaire (1864), restructuration du Ministère de la Défense (1867).

## **La perception de Berlioz**

C'est précisément la Russie transformée par les « Grandes réformes » que rencontre Hector Berlioz lors de son second voyage. Toutefois, pour des raisons strictement biographiques, le musicien ne voit rien de ces changements.

Vingt années séparent le premier voyage du second, qui a lieu en novembre 1867. Berlioz a perdu son fils Louis en juin de la même année ; c'est un homme fatigué, malade et ravagé par le chagrin qui prend le chemin de Saint-Pétersbourg à l'invitation de la Grande-Duchesse Hélène, la tante du Grand-duc Alexandre, devenu Alexandre II. Lorsque Berlioz regagne la France, au début de février 1868, il lui reste un an à vivre. Sa correspondance traduit l'état d'épuisement qui est le sien durant ce second séjour, où les préoccupations matérielles sont toujours obsédantes :

« Je serai logé au Palais Michel, chez la Grande Duchesse, qui me fait payer en outre mes frais de voyage, me donne une de ses voitures et m'assure une somme de quinze mille francs. J'ai signé hier l'engagement. »<sup>35</sup>

« Je souffre comme un misérable. Il faut bien que j'aie signé le contrat pour persister à faire le voyage. Encore la Grande Duchesse m'a fait prier de solliciter du conservatoire de Paris un congé d'un mois de plus parce qu'elle sait qu'on veut me demander un septième et un huitième concert quand je serai à Pétersbourg. Faut-il avoir besoin d'argent ?... et aimer la musique ?...[...] Je m'en vais le 12 novembre. »<sup>36</sup>

Et sur place :

« Le voyage de Moscou m'a achevé. Les gens du conservatoire de Moscou sont venus me chercher, la Grande-Duchesse m'a accordé un congé de 12 jours, et c'était de l'argent à gagner. J'ai dirigé le premier concert dans la salle du Manège avec 500 musiciens et un auditoire de dix mille six cents personnes. En ce moment, il s'agit de faire marcher ici un programme terrible approuvé par la Grande Duchesse pour ma fin. Le concert qu'on m'eût fait donner pour moi au mois de mars m'eût retenu ici plus d'un mois; j'aime mieux sacrifier huit mille francs et m'en retourner tout de suite. »<sup>37</sup>

Dans toutes ses lettres, Berlioz, qui ne « quitte sa cheminée »<sup>38</sup> que pour les répétitions et les concerts, se plaint de l'hiver pétersbourgeois. L'on est bien loin de la remarque pleine d'entrain sur la pelisse de Balzac. Ce que décrit Berlioz est en fait un paysage d'âme :

<sup>35</sup> Hector Berlioz, *Correspondance générale*, (op.cit.), tome 7, lettre à sa nièce Nanci Suat, p. 587.

<sup>36</sup> *Ibid.*, lettre à sa nièce Joséphine Chapot, p. 615.

<sup>37</sup> Hector Berlioz, *Correspondance générale*, (op.cit.), tome 7, lettre à Alfred Holmes, p. 668.

<sup>38</sup> *Ibid.*, lettre à Madame Estelle Fournier, p. 663.

« Je vous raconterai à Paris mon voyage de Moscou, et les bontés des artistes pour moi, et celles de la Grande-Duchesse. Mais je souffre tant que tout cela m'est presque indifférent. Le froid et la neige, en outre, me démoralisent; j'ai besoin de soleil. »<sup>39</sup>

Le Saint-Pétersbourg enneigé que Berlioz aperçoit de sa fenêtre est une vision de mort où l'ironie est celle du désespoir :

« La place Michel est silencieuse sous son manteau de neige; les corbeaux, les pigeons et les moineaux ne remuent pas; les traîneaux ne courent pas; »<sup>40</sup>

« Il y a six jours, il faisait six degrés de froid. Les oiseaux tombaient ; les cochers tombaient de leur siège. Quel pays! Et je chante l'Italie dans mes symphonies et les sylphes et les bosquets de roses des bords de l'Elbe !!!... »<sup>41</sup>

\*\*\*\*\*

Rendu sourd et aveugle par la souffrance physique et morale, Berlioz ne voit en Russie qu'une contrée hostile figée par la neige. Il ne perçoit qu'immobilité dans un pays en plein mouvement. Or, ce mouvement est double : celui de la fermentation révolutionnaires scande celui des réformes.

Moins de trois mois après avoir salué Alexandre II du nom de « libérateur »<sup>42</sup>, Herzen publie dans le *Kolokol* une longue analyse de la réforme, signée par Nikolaï Ogarev et rythmée par le slogan : « le peuple est trompé par le tsar »<sup>43</sup>. *Terre et Liberté*, tel sera le nom porté successivement par plusieurs mouvements ou organisations révolutionnaires russes<sup>44</sup>. Ken Loach s'en souviendra dans *Land and Freedom*.

A peine commencées, les réformes ont déçu. Le mouvement révolutionnaire prend de l'ampleur, rompant définitivement avec « la période purement littéraire de l'évolution sociale [russe] ». Dès 1861, les universités connaissent d'importants mouvements étudiants : les noms de Piotr Tkatchev et Piotr Lavrov apparaissent à cette occasion ; dans un texte adressé « à la jeune génération » et diffusé en septembre, Nikolaï Chelgounov et Mikhaïl Mikhaïlov « appelle[nt] la révolution au secours du peuple ». En 1862, alors qu'Ivan Tourguenev publie *Pères et Fils*, Nikolaï Tchernychevski est arrêté, l'université de Saint-Pétersbourg est fermée, et Herzen appelle les étudiants à « aller au peuple » ; c'est le début du mouvement des « populistes »<sup>45</sup>.

En 1866, Alexandre II est victime d'un attentat manqué. Une spirale est enclenchée, qui oppose deux radicalités : celle d'un pouvoir répressif et rigide, incapable d'accompagner les mutations sociales qui résultent des transformations économiques, et celle de révolutionnaires reclus dans la violence terroriste au nom d'un peuple qu'ils méconnaissent. L'affrontement irréductible de ces deux radicalités coupe court à toute tentative réellement libérale qu'aucune base sociale solide n'est en mesure de porter dans une culture politique qui n'en a pas l'expérience.

<sup>39</sup> *Ibid.*, lettre à Jules-Antoine Demeur, p. 669.

<sup>40</sup> *Ibid.*, lettre à Madame Aglaé Massart, p. 661.

<sup>41</sup> *Ibid.*, lettre à Alfred Holmes, p. 668.

<sup>42</sup> А.И. Герцен, «Манифест!», *указ.соч.*, том , 195, стр. 52.

[Alexandre Ivanovitch Herzen, « Le Manifeste ! », *op.cit.*, volume XV, 195, p. 52.]

<sup>43</sup> Н.П. Огарев, «Разбор нового крепостного права», *Избранные социально-политические и философские произведения, издание в двух томах*, том 1, Москва, Государственное издательство политической литературы, 1952, стр. 468-526.

[Nikolaï Platonovitch Ogarev, « Analyse du nouveau servage », *Choix d'œuvres philosophiques et socio-politiques en deux volumes*, volume 1, Moscou, Editions d'Etat de littérature politique, 1952, p. 468-526.]

NB : Le texte fut publié dans les numéros du *Kolokol* des 15 juin, 15 juillet, 1 et 15 août, 1<sup>er</sup> septembre 1861.

<sup>44</sup> Dans un article intitulé « Que faut-il au peuple ? » publié dans le numéro du *Kolokol* daté du 1<sup>er</sup> juillet 1861, Nikolaï Ogarev répondait à la question posée dans le titre : « C'est très simple, il faut au peuple la terre et la liberté. ».

Н.П. Огарев, «Что нужно народу?», *указ.соч.*, стр. 527-536.

[N.P. Ogarev, « Que faut-il au peuple ? », *op.cit.*, p. 527-536.]

L'existence de la première « société » à porter le nom de *Terre et Liberté* est annoncée dans l'éditorial anonyme du numéro du *Kolokol* daté du 1<sup>er</sup> mars 1863.

А.И. Герцен, «Земля и воля», *указ.соч.*, том , 1959, стр. 56.

[Alexandre Ivanovitch Herzen, « Terre et Liberté », *op.cit.*, volume XVII, 1959, p. 56.]

<sup>45</sup> Pour en savoir davantage sur ce socialisme russe non-marxiste, on peut consulter notamment :

Franco Venturi, *Les intellectuels, le peuple et la révolution, Histoire du populisme russe au XIX<sup>e</sup> siècle*, (en deux volumes), Paris, Gallimard, 1972, 1166 p.

L'histoire, dit-on familièrement, ne repasse pas les plats. Il convient en effet de se garder de tout télescopage anachronique, si séduisant soit-il pour l'esprit. Néanmoins, la Russie du temps d'Hector Berlioz laisse, comme à d'autres moments de son histoire, le sentiment d'une occasion perdue, voire d'un rendez-vous manqué. En cela, elle montre combien le concept de « transition », qui fit naguère florès, est sujet à caution. L'observateur, tout comme le voyageur, doit cultiver le discernement afin de se garder à la fois des illusions qu'on lui présente et des chimères qu'il se fabrique.

Sylvie Martin  
Ecole normale supérieure Lettres et sciences humaines  
UMR Triangle, Institut européen Est-Ouest